

Therefore, taking the author's ability into account, it would seem that the weakness shown in almost all the elements of *The King's Loon* is an indication that too much was attempted in too small a space. Recreating a historical period and combining it with an adventure story that has symbolic undertones is praiseworthy, but it is overambitious to attempt all this within forty-five pages. Overambition is even more evident when the story is printed in back-to-back bilingual form. A unilingual reader will read it in one language only; a bilingual reader will not read it twice. Perhaps its future lies in the classroom where it could usefully be studied as a language text.

*Jill Chalmers has a B.A. from the University of Western Ontario and has had fifteen years of teaching experience at the high school level.*

## Didactique des langues et sainteté

*François Paré*

*Les boucaniers d'eau douce*, Henriette Major & Pierre Brassard. Montréal, Fides/TV Ontario, 1981, 163 p. 7.25\$. ISBN 2-7621-0739-3.

*Les boucaniers et le vagabond*, Henriette Major & Pierre Brassard. Montréal, Fides/TV Ontario, 1981, 177 p. 7.25\$. ISBN 2-7621-0740-7.

*Les découvertes des boucaniers*, Henriette Major & Pierre Brassard. Montréal, Fides/TV Ontario, 1981, 135 p. 7.25\$. ISBN 2-7621-0741-5.

*François d'Assise*, Henriette Major & Claude Lafortune. Montréal, Fides, 1981, 80 p. 9.95\$. ISBN 2-7621-1126-9.

Parmi les auteurs dont il est fait mention dans les titres à recenser, Henriette Major se distingue nettement, pour quiconque s'intéresse au domaine de la littérature pour la jeunesse au Canada, par une présence et un travail incessants au cours des vingt dernières années. Avec Paule Daveluy et Monique Corriveau, Major fait partie d'emblée d'une génération d'écrivaines extrêmement prolifiques dans le domaine de la littérature pour la jeunesse.

L'oeuvre d'Henriette Major est extrêmement variée. Dispersée même, diront certains. Cette oeuvre est dominée par le désir simple de raconter. La seule lucidité permise est celle qui régit les divers instruments du récit, celle qui distend pour les discerner les composantes du jeu narratif. Dans les quatre oeuvres que nous recensons, il est à parier que le lecteur sera frappé par l'évidence de la structure des textes. Certains de ces textes ne sont qu'armatures, comme si une ossature difficile à saisir et n'attendant plus d'incarnation, était tout ce qu'il fallait attendre du texte pour enfants.

Les trois récits de la série des *Boucaniers* sont des livres avant tout didactiques. Ils font partie d'un ensemble audio-visuel comprenant cinquante-deux émissions de télévision, des guides, un microsillon, des affiches et une brochure d'information. Cet ensemble a été conçu spécialement pour "le système d'apprentissage du français fondamental" produit par TV Ontario — la télévision éducative de l'Ontario — pour les élèves de 9 à 15 ans. Il est donc entendu que les auteurs auront choisi de mettre l'accent sur les possibilités didactiques plutôt que sur la valeur strictement littéraire du texte. Mais les trois récits sont également disponibles en librairie, ce qui en justifie une étude isolée.

La série des *Boucaniers* comporte donc cinquante-deux épisodes de même longueur, mettant en scène l'équipage d'un petit caboteur, Le Mouton Blanc, aux prises avec de nombreux aventuriers sur les cours d'eau du centre du Canada. Arpentant un espace géographique imaginaire qui ressemble pourtant aux Grands Lacs ontariens et aux abords de la Voie maritime, un capitaine et son épouse, un mécanicien et deux animaux accomplissent plusieurs missions commerciales ardues et font face à des mécréants aussi malhabiles que baroques. Reliés au siège de la Coopérative, les voyages du Mouton Blanc sont limités dans le temps et dans l'espace. Mais c'est un contexte qui, avec l'aide du médium télévisé, est d'une surprenante variété.

Chaque épisode suit une ligne traditionnelle. Un certain nombre de valeurs sociales sont maintenues au cours de chacun des récits. Parmi elles, le sens de l'entreprise, l'honnêteté, l'encyclopédisme, les valeurs du passé et plus généralement la défense du groupe familial. C'est la fidélité au passé et à la famille qui sauvera éventuellement l'équipage de toute faillite. D'ailleurs, en accueillant à bord du Mouton Blanc vagabonds et errants, le capitaine Sansterre leur donne ainsi asile au sein d'une unité familiale qui se donne en exemple. Les deux animaux sont toujours les élèves de cet enseignement moral.

Sur le plan didactique, les récits se conçoivent comme des lieux de développement du vocabulaire. C'est une véritable obsession. Les textes sont semés de synonymes et de définitions. Le jeune lecteur est amené à faire la différence entre le littéral et le figuré, le littéraire et l'idiomatique. Chaque aventure s'amorce par une présentation du vocabulaire nécessaire à la bonne compréhension de l'action. Par exemple, l'ensemble des premiers chapitres de la série a pour objectif la mise en place

de la terminologie du commerce maritime. C'est le raton-laveur ou la bernache qui, jouant le rôle des lecteurs à l'intérieur du récit, provoquent les répétitions et les questions. De la même manière, les séries sonores et lexicales sont accentuées par le jeu comique du matelot du navire ennemi. Le rôle de ce personnage est essentiel sur le plan lexical, car il est capable de développer une quantité inouïe de sens et de sons. "C'est génial! Beupré! Nous sommes des trappistes . . . je veux dire des puristes . . . je veux dire des touristes." (II, 8) Dans l'ensemble, ce travail sur le lexique conduit tout bonnement à un goût pour l'écrit. Major et Brassard enseignent aux jeunes lecteurs que l'écriture vaut surtout par sa permanence. A chaque crise à laquelle font face les membres de l'équipage, le capitaine Sansterre cite le journal de bord de son ancêtre. Ce texte du passé est pour les personnages un corpus de leçons sacrées. Ecritures et jeux de langage, Major s'assure donc que les fondements de toute narration soient respectés et répétés par les lecteurs. Ecrire pour la jeunesse, c'est d'abord enseigner la valeur de toute écriture, quelle qu'elle soit.

En dépit de qualités certaines sur le plan de l'enseignement de la langue, les aventures des *Boucaniers* ressemblent trop souvent pourtant aux dialogues insipides des manuels et nous forcent à une réflexion sur le médium écrit. En effet, la lecture du récit de Brassard et de Major, sans l'appui de la composante télévisée, donne une drôle d'impression de monotonie. Le texte comporte un minimum de descriptions et de narrations. Il est parfois très difficile, en suivant le pur dialogue entre les personnages, de savoir où se situe l'action, quelle est son importance et finalement de quoi elle retourne. Par l'utilisation exacerbée des réparties, les auteurs en arrivent à un "effet de nouveau roman", semblable à celui que Marguerite Duras a pu créer dans *Moderato Cantabile*.

C'est donc dire que, faisant un appel démesuré à l'imagination, les textes manquent d'enracinement référentiel, si l'on peut dire. Il est trop facile de glisser sur des dialogues vécus entre personnages dont il n'est jamais donné la physionomie, les gestes du corps ou les états mentaux. Les aventures se terminent abruptement, car on voit bien qu'il leur manque l'atténuation finale de l'image télévisée. Le script seul se termine en queue de poisson.

Dans ce sens, l'intrigue des *Boucaniers* reste bien ténue. Il est à se demander si les auteurs pourront garder l'attention de leurs lecteurs jusqu'à la fin des textes. Mais il est possible aussi que, conçus comme leçons strictement pédagogiques, chacun des épisodes doive être consommé séparément. Cette réduction de l'intrigue est intéressante sur le plan narratif, car elle correspond à un contrôle lexical constant pour les lecteurs de langue seconde. Amincie sur le plan du vocabulaire, la trame en arrive donc à se répéter elle-même, de sorte que, comme dans une ritournelle ou une comptine, on sait d'emblée quelle en sera la résolution finale. L'épaisseur sémantique, en fait, manque totalement à l'ap-

pel, car elle s'est perdue dans le transfert du médium télévisé à l'écriture. Major et Brassard proposent donc un texte squelettique qui frappe par son flottement dans l'irréel. D'ailleurs, ne suffit-il pas d'apprendre le vocabulaire et un sens de la répartie pour avoir plein accès au réel. "J'ai appris le vocabulaire marin sur les genoux de mon père. Je suis un vrai marin et j'en suis fier", s'exclame le capitaine Sansterre au début du récit (I, 38). Il y a là tout un programme. Car pour le jeune lecteur et la jeune lectrice, tout est possible, si l'on a une foi inébranlable dans les pouvoirs du langage — et plus spécifiquement du lexique — à créer la réalité.

Il est évident que, pour Major et Brassard, l'appréciation des potentialités du langage est le seul objectif valable. En réalité, la découverte du vocabulaire s'oppose très précisément à l'envahissement inutile des objets. Les mots s'inscrivent en nous en sourdine et prennent peu de place. Ils sont discrets. Les objets, eux, polluent. A la question du raton-laveur sur ce que sont les "civilisés", la réponse du mécanicien vient à brûle-pourpoint: ce sont "ceux qui ont besoin de toute sortes d'objets". (I, 123) En plus d'enseigner la valeur du langage, les *Boucaniers* font aussi éloge de tous les systèmes de communication et de cueillette de l'information fabriqués par l'humain: sémaphore, radar, photographie, télégraphie, etc. . . Les lecteurs se trouvent plongés dans un univers, où toute autorité est perdue sans le support de ces échanges sémiotiques.

La petite biographie illustrée de François d'Assise, une collaboration cette fois d'Henriette Major et de Claude Lafortune, est beaucoup moins intéressante sur les plans de l'analyse narrative et du développement des valeurs. Rédigé pour marquer le 800<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du grand saint médiéval, le livre vaut beaucoup pour la qualité des montages en papier réalisés par Lafortune. On aura plutôt l'impression que le texte écrit n'est qu'un complément assez accessoire dans la couleur insistante de chacune des pages. Textes et illustrations nous font cheminer dans la petite ville médiévale d'Assise en Italie. Il est possible de suivre François dans son tourment intérieur, au moment où il doit choisir entre la violence de la vie militaire (le texte de Major n'est pas simpliste dans le rejet de la guerre) et la révélation d'une vie intérieure consacrée à la paix et à la compréhension du monde.

A tous ceux et celles qui voudraient imiter François d'Assise, le changement de modes de vie apparaîtra très facile. Une fois la décision prise, François passe de la vie de soldat et de chevalier à celle du monastère en un tour de main. Les auteurs voulaient sans doute montrer la grâce que reçoit à chaque fois le jeune homme et qui excède de beaucoup le domaine de la volonté.

Dans ce livre d'Henriette Major, François d'Assise est un personnage obsédé par la dépossession. Non seulement le saint doit-il se départir des objets qui l'entourent, mais du désir objectal lui-même. Tuer en soi la partie de soi qui veut se posséder dans la plénitude. Le Saint

rêve, et rêve de ne pas être complètement là, d'être moins que rien dans l'échelle des êtres. Cette dépossession fondamentale s'étend à toute la structure de la société; elle est la solution ultime à la violence. "Seigneur, si nous possédions des biens, il faudrait des armes pour les défendre (...) La propriété amène des disputes et des procès. C'est pourquoi nous ne voulons rien posséder" (33). C'est ainsi que le livre se termine sur le lien avec l'écologie dont on voudrait faire de François d'Assise un précurseur et la morale du partage entre pauvres et riches de l'univers. *François d'Assise*, tant dans l'original français que dans l'identique version anglaise, est donc un récit didactique, moins sur le développement du langage, que sur les grandes orientations de la vie. C'est un beau livre, à la fois insistant par ses couleurs et discret par ses concepts.

On voit, par cette brève analyse, combien variée est la contribution d'Henriette Major au domaine de la littérature québécoise pour la jeunesse. Les récits étudiés défendent toutes sortes de valeurs aussi traditionnelles que le sens de l'entreprise et aussi contemporaines que la protection de l'environnement. Ce qui fait l'unité de cet univers narratif, c'est sans doute une confiance inquiète dans le pouvoir illimité des signes langagiers.

*François Paré, who teaches in the Department of Languages, University of Guelph, is joining CCL as an associate editor.*